

🏠 lematin.ma > monde

Crise Financière

Mathématiques et avidité ne font pas bon ménage

La chasse aux sorcières n'a pas commencé pour autant

📅 Publié le : 15.10.2008 | 13h32

Montrés du doigt depuis le début de la crise, les "quants", ces as des mathématiques, souvent Français, que les banques de la City recrutèrent pour modéliser des produits financiers aussi complexes que rentables, se défendent en dénonçant l'avidité de leurs employeurs.

De leur vrai nom "analystes quantitatifs", ces mathématiciens de formation ont eu beaucoup de succès ces dernières années. Les banques, à la recherche de rendements toujours plus élevés pour leurs clients, les recrutèrent à prix d'or pour "modéliser le hasard" des marchés et s'assurer des profits croissants.

L'une de leurs tâches a été de réduire les risques induits par la transformation des emprunts immobiliers en produits financiers échangeables, ou titrisation, en créant les fameux dérivés de crédit, des instruments désormais accusés de tous les maux. La faute aux mathématiciens ? Certains en sont convaincus. "Aussi sophistiqués soient-ils sur le plan scientifique, ces modèles ne sont utiles que si leurs hypothèses correspondent à la réalité économique", estime Dennis Leech, professeur à l'université de Warwick. "Des problèmes apparaissent quand un certain nombre d'investisseurs présents sur les mêmes marchés, utilisant les mêmes modèles basés sur les mêmes hypothèses, adoptent la même stratégie de couverture, qui ne fonctionne alors plus parce qu'ils vont tous dans le même sens", poursuit-il.

D'autres vont plus loin, accusant les "quants" d'avoir perverti la finance, à l'instar de l'investisseur américain Warren Buffett. Dès 2002, dans la lettre annuelle qu'il adresse à ses actionnaires, il qualifiait les produits dérivés d'"armes de destruction massive, colportant des risques pour l'heure latents, mais potentiellement mortels".

"Ce sont les mathématiciens qui ont tout détruit. Au lieu de regarder par la fenêtre le temps qu'il faisait, ils n'utilisaient que leurs chiffres pour naviguer", polémique aujourd'hui Nassim Nicholas Taleb, autre investisseur en vogue pour avoir anticipé la crise actuelle, présent cette semaine à Londres pour des conférences universitaires.

Mais les spécialistes de la finance quantitative, tout en reconnaissant la limite des modèles en période de turbulences, renvoient la faute aux banquiers.

"Il y avait tant d'avidité et de conflits d'intérêt... Les dirigeants des banques ne suivent jamais, sinon rarement, les recommandations des personnes chargées d'évaluer les risques", dénonce Didier Sornette, de l'Institut fédéral suisse de technologie (ETH) de Zurich. "Souvent, les "quants" connaissaient tout ou partie du problème mais leurs supérieurs n'en tenaient pas compte, soit par ignorance, soit par appât du gain, ce qu'ils appellent "créer de la valeur pour les actionnaires".

En réalité, ils poursuivaient leur propre but qui est de s'enrichir rapidement", poursuit-il. "Avant la crise, mes diplômés me disaient que le degré de complexité atteint par les dérivés de crédit avait dépassé les limites de leurs modèles. Mais dans la plupart des banques, ce ne sont pas les "quants" qui prennent les décisions.

Pire, lorsqu'ils mettent le holà, on ne les écoute plus", renchérit Steven Shreve, professeur à l'université Carnegie Mellon de Pittsburgh, dans une tribune publiée la semaine dernière dans le



▼ Publicité

magazine Forbes. La chasse aux sorcières n'a pas commencé pour autant, selon les cabinets de recrutement. "Les banques et les fonds spéculatifs continuent d'embaucher des "quants", assure Armstrong International, implanté à Londres. Une chance pour les Français, qui occupent entre 20% et 40% de ces postes dans la City, selon lui.

«Je ne suis pas Flash Gordon»

Les grandes capitales ont salué puis imité son plan de sauvetage des banques britanniques, le Nobel d'économie s'est même demandé s'il n'avait pas sauvé la finance mondiale: Gordon Brown savoure ce retour en grâce mais refuse l'habit de héros. "Gordon, pas Flash Gordon".

Donné pour politiquement moribond il y a un mois encore, le Premier ministre britannique vole aujourd'hui de réunion internationale en conférence de presse, d'interviews en discours, pour donner en exemple au reste du monde le remède de cheval qu'il vient d'administrer aux banques de son pays. Depuis une semaine, les louanges pleuvent sur le chef du gouvernement britannique, au Royaume-Uni comme dans le reste du monde. Le quotidien français Le Monde a salué ainsi le "triomphe à l'anglaise" de M. Brown, "C'est lui, le magicien du social-libéralisme anglo-saxon, qui donne des leçons d'interventionnisme aux continentaux", relève le quotidien.

Cerise sur le gâteau, le nouveau prix Nobel d'économie, l'Américain Paul Krugman, également éditorialiste au New York Times, a rendu hommage à l'action "claire et déterminée" de M. Brown. Avant de se demander si d'une certaine façon, le Premier ministre britannique n'était pas en train de "sauver le système financier mondial".

Transfiguré par cette crise économique -son domaine de prédilection après 10 ans passés au ministère des Finances- M. Brown affiche une confiance retrouvée.

Lors d'un discours à la City, il n'a pas hésité à invoquer le souvenir de Churchill et Roosevelt pour appeler les autres dirigeants des grandes puissances à inventer une "nouvelle architecture financière" pour la planète en convoquant un "nouveau Bretton Woods", cette conférence qui avait jeté les bases du système financier actuel en 1944.

Par AFP

Imprimer cet article

Fermer



© Groupe Maroc Soir - DOSI - 2007. Droits de reproduction et de diffusion réservés.